



PODCAST

Version texte de l'épisode
Saison 2 Épisode 1

*Que faire de la
philosophie quand
on est une femme ?*

simoneetlesphilosophes.fr

SIMONE
et les philosophes





PODCAST

Version texte de l'épisode
Saison 2 Épisode 1

*Que faire de la
philosophie quand
on est une femme ?*

simoneetlesphilosophes.fr

SIMONE
et les philosophes



Bonjour et bienvenue dans le podcast de Simone et les philosophes.

Je m'appelle Peggy Avez et pour la seconde saison de ce podcast, je vous proposerai toutes les semaines, tous les mercredis, un rendez-vous pour explorer ensemble une question, un sujet ou un ouvrage philosophiques depuis un point de vue féminin et féministe, du moins à mes yeux.

Depuis le dernier épisode de la première saison, j'ai défriché des sujets, des sujets sur lesquels je n'avais jamais reçu de formation malgré les années d'études, les années de préparation aux concours, les années de thèse. Je les ai défrichés parce que cela me semblait nécessaire et urgent, pour plein de raisons : personnelles, sociales, politiques, philosophiques.

Je suis donc heureuse de vous proposer d'embarquer avec moi dans cette nouvelle série d'explorations. J'espère qu'elles vous apporteront de quoi satisfaire votre besoin de questionner les choses, les discours, les pratiques. J'espère aussi par là contribuer à défendre une pratique impertinente de la philosophie. Elle est en cours d'invention en tout cas, grâce à des penseuses de diverses générations qui prennent le problème à bras-le-corps, en nous engageant à nous réapproprier

nos capacités de penser par nous-mêmes.

Aujourd'hui, pour l'épisode introductif de cette saison, j'ai envie de décortiquer avec vous un peu plus ce problème qui constitue la raison d'être de Simone et les philosophes. Il s'agit du problème suivant : puisqu'à quelques rares exceptions près, tous les philosophes enseignés dans les lycées et universités, visibles dans les manuels et dans les librairies, invités et cités dans les médias sont des hommes, que faire de la philosophie quand on est une femme et qu'on est habitée par une grande envie de penser ce qu'on fait et ce qui nous arrive ?

Que faire de la philosophie quand on est une femme ou quand, par curiosité intellectuelle ou par alliance féministe, on a envie de penser et de vivre *autrement*, *autrement* qu'à travers les lunettes réduites et misogynes de notre culture patriarcale dont la philosophie participe ? Que faire de cette discipline de la pensée où la parole, les concepts, les représentations, les thématiques saillantes, les exemples, les méthodes occultent et dévalorisent tout ce qui peut évoquer les vies et les voix des femmes, leurs situations, leurs expériences, leurs souffrances, leurs joies, leurs pensées, et tout ce qui a été relégué comme féminin (à savoir la sensibilité, le soin, la sphère domestique, la sphère familiale, etc.) ? En un mot, tout ce qui m'intéresse au quotidien et vraisemblablement, si vous m'écoutez, c'est que ça vous intéresse aussi. En d'autres termes, faut-il renoncer à la philosophie, faut-il n'en rien faire, n'en avoir que faire, si

l'on veut se mettre à penser ce que les philosophes jugent impensables ? Et bien, aussi radical que cela puisse paraître, il me semble que oui. Mais je défendrai aussi – en m'appuyant sur des penseuses - que le grand intérêt de renoncer à cette philosophie-là, c'est d'en faire autre chose que ce qu'on en raconte encore trop souvent. C'est d'en faire une discipline inventive et non conservatrice, et d'explorer alors ce que Catherine Malabou appelle la « *philosophie empêchée* », c'est-à-dire tout ce qu'on ne pouvait pas penser dans les normes de la philosophie traditionnelle.

Renoncer à la philosophie ?

En un sens, oui, il faut renoncer à la philosophie c'est-à-dire à l'ensemble de normes qu'on véhicule encore à travers elle et qui, pour le dire brièvement, opèrent une fonction observable depuis Platon au moins : hiérarchiser les êtres en établissant des degrés de rationalité. Dans cette hiérarchisation des êtres, ce qui est identifié comme irrationnel est posé comme naturellement subordonné à ce qui est promu comme rationnel (comme on l'a fait entre autres avec les animaux, la nature, les enfants, les femmes, mais aussi en subordonnant la matière et la sensibilité à la raison).

La philosophie est donc traditionnellement définie comme une affaire de rationalité. Et parce que la rationalité est le pri-

vilège de quelques uns, qui ont le droit de débattre entre eux sur les sujets qu'ils ont rationnellement jugés rationnels, donc pertinents ; parce que ces mêmes philosophes qui appartiennent à la classe dominante ont répété pendant des siècles que la rationalité ne concernait pas les femmes, la philosophie est encore regardée aujourd'hui comme une discipline masculine. On continue de la représenter avec l'école d'Athènes où l'on ne voit pas de femmes parmi les sages. On ne voit presque jamais non plus de femmes parmi les sages dont les livres sont les plus vendus. Globalement, les essais des penseuses ont plus de chance d'être visibles et vendus dans les rayons psychologie, développement personnel, ou féminisme qu'au rayon philosophie où on leur préfère toujours des philosophes masculins reconnus. Bien sûr, on sait qu'il y a des femmes qui font de la philosophie, mais on les appréciera plus volontiers – surtout en France – lorsqu'elles commentent et valorisent des hommes. Qu'elles puissent initier une philosophie originale, libre, sérieuse et essentielle est encore loin de nous être une idée familière.

Certes, il y a Hannah Arendt. L'exception Arendt. Car jusqu'à tout récemment, c'était la seule femme philosophe qu'on pouvait trouver dans les manuels de classe terminale. Arendt - qui défend elle aussi une certaine forme de rationalité – était très lucide sur la difficulté pour une femme d'être reconnue comme philosophe (elle disait qu'elle faisait de la théorie politique plutôt que de la philosophie).

Elle évoque d'ailleurs, dans une lettre à son ami Karl Jaspers, une anecdote intéressante pour notre sujet. Elle explique que c'est de sa faute si Heidegger – son ancien professeur dont elle était devenue une très proche amie – lui en a voulu à la parution de son ouvrage *La condition de l'homme moderne* :

“ Je sais qu'il n'a pas supporté que mon nom apparaisse en public, que j'écrive des livres, etc. Toute ma vie j'ai pour ainsi dire triché avec lui, j'ai toujours fait comme si tout cela n'existait pas et comme si je ne savais pas compter jusqu'à trois, à moins qu'il ne s'agît de l'interprétation de ses propres oeuvres ; dans ce cas il était toujours très heureux que je sache compter jusqu'à trois et parfois même jusqu'à quatre. Et puis j'ai perdu le goût de tricher et j'ai aussitôt pris un coup sur le nez. Pendant un moment, j'ai été furieuse, mais je ne le suis plus du tout. J'estime plutôt que j'ai mérité ce qui m'arrive – du fait que j'ai triché et soudain cessé de jouer le jeu. ”

Correspondance avec Karl Jaspers, lettre de 1961

C'est très représentatif de ce que vivent les femmes – même Hannah Arendt - au royaume des philosophes. On peut être suffisamment rationnelle et intelligente pour comprendre, enseigner et commenter un philosophe, mais on n'est pas autorisée à l'être assez pour créer une pensée originale.

Ce travers que l'on voit en philosophie prolonge des préjugés qu'on observe quotidiennement. Ce qui est cohérent car la philosophie est une pratique sociale comme une autre ! Si le mansplaining est une pratique des plus ordinaires, si les femmes doutent tant de leur discernement, et s'en remettent plus

facilement à la parole d'un homme qui se pose comme sage, c'est que les femmes ont souvent expérimenté – souvent sans en avoir conscience – ce que Hannah Arendt évoque avec beaucoup de lucidité. C'est qu'une femme s'insère plus facilement en société si elle « triche », c'est-à-dire si elle contient ou retient la singularité de sa pensée. Elle sait par expérience que si elle exprime sa propre analyse, elle s'expose non pas à un débat sur le fond de son propos, mais à une pluie de réactions de censure ou de rejet systématique, de mauvaise foi, inutiles pour sa réflexion. Elle s'assurera une place plus protégée en commentant et valorisant la parole d'un homme.

La penseuse Catherine Malabou déconstruit avec force tout ceci dans son ouvrage : *Changer de différence*. Elle y raconte avoir été bien sûr exposée au sexisme de ses professeurs, dont l'une des pratiques en philosophie consiste en ceci : on considère qu'une philosophie particulièrement ardue et/ou opaque sera plus accessible aux étudiants qu'aux étudiantes. C'est là un biais sexiste fréquent : plus un esprit est vif et brillant, plus on lui donne un visage masculin. Les étudiantes elles réussiraient parce qu'elles sont scolaires. Et elles sont contraintes d'être scolaires car la fantaisie qui peut donner un air génial à un homme passe chez une femme pour une irrationalité condamnable. En vertu de ce qu'on a dit tout à l'heure.

Catherine Malabou explique ainsi le plaisir qu'elle a pris à maîtriser les auteurs réputés difficiles, justement pour montrer qu'elle pouvait « philosopher comme le plus fort des hommes ».

En elle se reconnaîtront je pense de nombreuses étudiantes et professeures ! C'est selon elle la liberté paradoxale du *faire comme*. Pour être reconnue comme intelligente, il faut imiter le ton, le registre, la méthode, la maîtrise d'un lexique illusoirement neutre qu'utilisent les hommes. Il faut faire *comme s'ils avaient raison*. Mais on n'acquiert cette aisance qu'en masquant et refoulant tout ce qui pouvait laisser soupçonner qu'on est une femme. C'est pourquoi une philosophe pourtant reconnue comme Catherine Malabou parle de « *l'impossibilité de la femme philosophe* », c'est-à-dire l'impossibilité – quand on est une femme – de philosopher depuis sa propre histoire, depuis sa propre expérience avec ce qu'elle contient de féminin, donc de non philosophique.

D'ailleurs, lorsque je vous parle ici au micro de Simone et les philosophes, et lorsque je soutiens avec Catherine Malabou qu'il faut laisser tomber cette philosophie – dont on n'a plus que faire lorsqu'on veut vraiment penser ce qu'on vit – j'essaie de faire quelque chose d'impossible, puisque je vous parle avec des mots, un registre, un raisonnement, une syntaxe et peut-être même un ton, que j'ai adoptés au cours des années et dont je n'aurais pas la prétention de dire qu'elles ne m'habitent plus. Il ne suffit pas de déconstruire intellectuellement pour immédiatement se débarrasser de ce qu'on a si longtemps incarné.

Il ne s'agit pas de ne plus lire les auteurs, mais de les lire avec d'autres lunettes que celles qu'on nous a transmises. Je ne veux pas dire qu'on pensera sans recourir aux mots dont nous

disposons pour le faire mais qu'on s'efforcera d'investir avec eux une parole autre, une *parole de femme*, pour reprendre le titre d'ouvrage d'Annie Leclerc dont je vous reparlerai. Il s'agit en réalité de tout repenser depuis l'altérité qu'on a dû refouler, depuis l'altérité qui est dévalorisée par la philosophie traditionnelle. On se demandera alors si c'est encore de la philosophie ce qu'on fait. Et je pense que ce trouble, ce doute est nécessaire puisque penser hors des normes dominantes, c'est déplacer les lignes de ce qui était jusqu'alors identifiable.

Même Catherine Malabou évoque ce type de doute à la fin de son livre.

“ *Il vient un temps où l'on sait que la philosophie n'a plus rien à offrir, qu'elle ne peut accueillir l'essence fugitive des femmes, que les études de genre ou la déconstruction ne le peuvent pas non plus. Il faut partir seule, déplacer, rompre, dégager de nouveaux espaces, devenir possible, c'est-à-dire renoncer au pouvoir. (...) Du coup, il n'y a plus de limites, plus de murs.* ”

Philosopher autrement

Paradoxalement, en tant que femmes, c'est lorsqu'on sait que la philosophie n'a plus rien à nous offrir, qu'elle ne peut nous aider à nous comprendre ni à nous émanciper, c'est lorsqu'on s'amuse à penser ce que les philosophes de la tradition ont toujours méprisé comme indigne de la philosophie, que l'on récupérera la liberté de penser ce qui est intime, ce qui est

singulier, donc ce qui est autre, en chacun·e de nous.

Cette pratique impertinente de la philosophie est possible. Elle est en cours d'invention en tout cas, grâce à des penseuses de diverses générations qui prennent le problème à bras-le-corps, mais trop souvent dans l'ombre.

C'est cette pratique que je vous propose de découvrir dans les épisodes à venir de plusieurs façons.

- En revisitant des thèmes classiques de la philosophie depuis l'altérité féminine.
- En abordant des auteurs classiques comme Kant par des aspects moins connus de leur pensée, auxquels on accède par une porte d'entrée féministe.
- Et en découvrant des penseuses qui défrichent le terrain et nous permettent d'y voir enfin plus clair.

Le générique que vous entendez est un magnifique morceau intitulé « Georgian Mood » de la très talentueuse Macha Gharibian. Je l'ai découverte grâce à un commentaire qu'elle avait laissé sur le site, et je suis devenue fan de sa musique. Je vous invite vraiment à écouter ses albums et à suivre son travail.

Les 2 ouvrages de femmes que je mentionne dans cet épisode :

- Catherine Malabou, [Changer de différence. Le féminin et la question philosophique](#);
- Annie Leclerc, [Parole de femme](#).